

NOTRE PETITE HISTOIRE

La grande histoire prétend être l'exposé scientifique et artistique de la vie sociale d'un peuple. Elle oublie trop souvent, parmi les éléments de la nation, celui qui en est le pourvoyeur naturel. La population rurale fait partie, comme les héros obscurs, de ce qu'on a si justement appelé les infiniment petits, les microbes de l'histoire.

Chez nous, cette partie du peuple fut longtemps le principal artisan de la vie nationale. A ce titre, elle a droit au respect comme à l'amour de l'historien. Rappeler sa vie simple, ses mœurs honnêtes, sa foi profonde, son labeur tenace, c'est faire de la petite histoire peut-être, mais encore de l'histoire, et de l'histoire édifiante. La grande n'a pas toujours ce caractère. La petite, au contraire, peut raconter, sans faire rougir qui que ce soit, la vie sociale comme la vie domestique du vrai peuple canadien.

* * *

Chez nous jadis la vie intime se dépensait toute aux soins de la famille, à l'entretien de la maison. Une affection intense retenait les membres les uns près des autres et empêchait l'expansion au dehors. C'était une vie de travail, de privations, de pauvreté, en somme de renoncement.

Comment s'y résignait-on? Le secret est dans l'orgueil qu'on mettait à se glorifier du titre d'*habitant*. Légèrement, l'appellation est honorable; du moins la cour d'autrefois, la comtesse de Frontenac en particulier, la considérait comme telle. Socialement, elle l'est plus encore: notre actuel premier ministre l'a fort bien démontré dans le *Canadian Magazine* d'avril 1910.

Or, le domaine de l'*habitant* était vaste. Pour s'acquitter de toutes ses obligations, il lui fallait se payer de soucis sans nombre, s'épuiser en travaux de toute espèce.

Étant donnée l'imperfection des instruments aratoires, la culture de ses champs était pour l'homme un martyre. Le labour, l'ensemencement, le hersage, la coupe du grain, la récolte, le râtelage, le battage réclamaient ses forces vives. A cinquante gerbes par jour, il lui fallait un hiver pour battre de trois à quatre cents minots. Le foulage des étoffes, le sciage, le charroyage et le flottage du bois, le renhaussement et la cueillette des pommes de terre, le levage de ses bâtisses, la fabrication du sucre du pays et de la perlasse lui faisaient verser bien des sueurs. Dans sa nouvelle intitulée *Annibal*, Legendre laisse entrevoir l'un des aspects les plus rudes de cette activité de l'homme ancien.

La femme, de son côté, se livrait, quand elle n'aidait pas ou ne remplaçait pas *son homme*, au broyage du lin, au tricotage des bas et autres vêtements, au blanchissage, au fanage qui lui était réservé. Elle fabriquait le savon et la chandelle de suif, tournait le rouet et tirait le métier, où se tissait

La catalogne aux fils tordus du Canada,

si galamment chantée par Jules Tremblay. Et la femme n'avait, pour se divertir de ces emplois absorbants, que la préoccupation de ses bruyants et nombreux enfants.

Les enfants ! On les affublait bien parfois de prénoms baroques. Nos registres mentionnent Rosarida, Indiana, Aquiline, Corée, Bethsaïda, Etudiante, Belsémire, Exilire, Dolosa, Glovina, Eximasse et Nymphodore. Mais comme on savait les amuser ! A leur divertissement servaient surtout ces formulettes antiques, dont la naïveté passionnait,

après Ernest Gagnon, Ab der Halden, l'abbé Lortie et même Mgr Laflamme. On en retrouve la collection dans l'ouvrage d'Halden et dans le *Bulletin du Parler français* (II, 97, 141, 220).

De chanter la poulette grise "qu'a pondu dans l'église", de crier "petit trou ! casse-cou !", de compter les boutons du gilet ou de nombrer sur les doigts du mioche, c'était souvent la fonction des domestiques, quand on en avait. Les vieux serviteurs, ceux que regrette Devoille dans ses *Mémoires*, étaient partie intégrante de la famille. Ils se louaient à quarante piastres par année, dix sous par jour, et se trouvaient suffisamment rétribués.

On était toujours assez riche alors. C'est que les toilettes concordaient avec les lois de la plus sévère modestie et de la plus rigoureuse économie. Les couturières coûtaient trente sous par jour et le tailleur était un produit inconnu. Aussi les mères tissaient-elles de leurs mains ces habits de jadis qui défileraient encore l'usure du temps, si on ne les avait mis presque tous au rancart : le capot de drap épais, la culotte à bavalaises, les mitaines, les crémones, les ceintures fléchées, les tuques, les chapeaux de paille, les tabliers en peau de mouton ou de veau, d'original ou de caribou, les bottes sauvages, les souliers de bœuf où s'engouffraient les cendres chaudes, les capines, les monumentales capines de nos grand'mères. Seules les bottines françaises venaient de chez le marchand. Encore ne faisait-on que les louer, pour une noce par exemple ; et l'on avait bien soin de les revendre aussitôt après, si on les avait achetées. Les plus riches seuls s'en payaient le luxe pour la messe paroissiale. On ne les chaussait qu'en prenant le rang de l'église ; au retour, l'on n'attendait pas d'être loin du perron pour revenir aux souliers de bœuf laissés sous le siège de la calèche, de la carriole ou du tape-cul.

En fait de fiertés, l'homme n'en éprouvait qu'une: c'était à l'égard de ses bêtes. Nos habitants tinrent toujours à mener de beaux chevaux. Jamais ferrés, les courriers ne souffraient jamais de serrement ou de pied-plat. Exemptés des courses au trot, ils ignoraient l'écart aussi bien que le souffle. D'ordinaire, on les montait à selle. Les chevaux étaient rarement nourris de foin; comme les autres animaux, ils se contentaient de paille. Leurs harnais à bossettes avaient bien coûté de vingt-cinq à trente piastres. De calèche il n'y avait que cinq ou six par paroisse; avec ses crics peu serrés, pour faire du bruit et attirer les regards, chacune revenait à cinquante et soixante piastres. La plupart la remplaçaient par la charrette ou le tape-cul, par la wagonnette ou *buggy* à partir de 1840.

Pour le reste, nos pères étaient moins qu'exigeants. Legendre, dans ses *Échos de Québec*, et l'abbé Casgrain, dans son tableau de la rivière Ouelle, nous ont décrit la pauvre maison de bois équarri, logement du colon. L'article de luxe était la large couchette à ciel-de-lit et à rideaux, placée dans la chambre nuptiale, et si haute qu'on y montait à l'aide d'un escabeau. Dans la salle de réception les photographies, à peu près absentes avant 1845, coûtaient même alors de cinq à dix piastres l'unité. On ornait les murs de portraits à l'huile, payés de vingt-cinq à soixante-quinze piastres.

La rareté des montres et des horloges était encore plus frappante. On faisait une marque sur le coin sud de la maison pour que le soleil y indiquât midi. La nuit, on se guidait d'après le premier et le deuxième chant du coq. En voyage, le soleil haut de deux brasses marquait sept heures du soir; s'il ne paraissait pas, on l'attendait philosophiquement. Les grandes horloges de Chartrain et de Bellerose ne parurent qu'en 1845. On se procurait par

contrebande des pendules marines de Concord, avec leurs boîtes en marqueterie faites de cerisier, de frêne ou d'érable. Les unes et les autres sont encore aujourd'hui des plus précieuses. Souvent, dit la légende, elles s'arrêtaient de battre à la mort des grand'parents, comme celle qui s'interrompit quand cessa de vivre la grand'mère de Botrel.

Dans ces logis modestes on se procurait l'éclairage au moyen du batte-feu passé sur la pierre à moulange, jusqu'en 1850, ou encore à l'aide d'allumettes en bois de cèdre, de dix pouces de long et souffrées. L'allumette chimique ne devint en usage qu'en 1832. Aux *bâtiments*, l'on se servait du lampion orné d'une chandelle de suif ou de baleine, ou du fanal en étain (fer blanc), ordinairement une simple boîte de conserves percée à jour tout autour. Les mouchettes, les porte-mouchettes et l'éteignoir complétaient l'équipement du *suiffier* (fumiste).

Ce qu'on trouvait partout, c'était l'appareil du fumeur: pipe culottée, boîte à tabac en cuivre poli, cure-pipe, pierre à fusil, briquet, amadou, couteau à ressort et blague cousue, comme la politique, de fil bleu d'un côté, de fil rouge de l'autre. On connaît le type du Canadien fumeur, perpétué par Julien, avec une pipe la tête en bas et son sourire de satisfaction. Le dessin n'a évidemment pas été fait entre le mercredi des Cendres et le jour de Pâques: on jeûnait alors de tabac comme de viande !

Que dire de l'imperfection des outils? Tout était en bois, à l'origine, la fourche, le fléau, le van, la faux, le rateau, la faucille, la *gratte* ou binette, la herse et le battoir. On n'en abattait pas moins son arpent par jour. Les instruments mécaniques ne furent employés qu'assez tard: la fourche en fer (1844), le moulin à battre (1845), la faucheuse (1856 et 1865), le rateau (1860) et la moissonneuse

(1870). Le moulin à coudre remonte à 1849, la tordeuse à 1860.

Malgré ces moyens précaires, la culture, Barnard l'a dit dans ses *Sociétés et fermes tardives*, était intense. Les habitants de huit cents minots abondaient et l'on récoltait jusqu'à quarante et cinquante minots de blé à l'arpent. Chez nos cultivateurs, on jouissait donc d'une réelle prospérité.

Ce n'est pas que le prix des achats fût très bas. On payait le sucre blanc un chelin la livre, le thé une piastre. Le clou revenait à quinze sous le cent, le couteil à soixante sous l'aulne, l'indienne à trente, le coton à quinze ou vingt. Les *clagues* ou galoches, usitées à partir de 1846, coûtaient deux piastres la paire. Mais les ventes rapportaient de jolis revenus: le blé, quatre piastres le minot; le sel de potasse, qui exigeait six jours de fabrication par cent livres, quatre piastres également le cent; le bœuf, une piastre et cinquante sous; le lard, de trois à quatre piastres.

Tous les articles cependant ne s'écoulaient pas à pareils prix. On vendait les pois un écu le minot, l'avoine vingt sous. Le beurre produisait de huit à dix sous la livre et les œufs de six à huit sous la douzaine. Une corde d'érable était cotée à soixante-quinze sous, les dindons à une piastre le couple, les oies à un écu. Enfin on payait pour une vache cinq piastres, pour un agneau soixante et quinze sous, pour un cheval vingt-cinq piastres.

On voit dès lors, quand on compare cette vie domestique d'autrefois à celle d'aujourd'hui, par quelles privations nos anciens sont parvenus à faire de nous les heureux que nous sommes.

* * *

Heureux, pourtant, ils l'étaient, eux aussi. Ils l'étaient d'autant plus qu'ils devaient leur modique bien-être à leur

seul travail. Ils l'étaient surtout en raison de l'étroite union qui cimentait leurs rapports dans la vie sociale.

On a dit avec une émotion presque vibrante, dans le *Devoir* du 4 juillet 1910, quelle force la paroisse avait donnée à nos pères contre l'ennemi commun de leur langue, de leur foi, de toutes leurs institutions. Leur vraie force, c'est qu'ils se connaissaient tous, s'aimaient tous et, malgré les dissensions accidentelles, étaient toujours prêts à se rendre mutuellement service.

A cette connaissance il nous semble que dut servir souvent, à cause de la familiarité qu'elle établissait dès l'abord, la façon, cocasse parfois, dont les familles se désignaient. Mgr Laflamme et l'abbé Lortie, dans les deux premières années du *Bulletin du Parler français*, ont insisté sur le pittoresque du sobriquet. Ils auraient pu montrer en lui l'un des meilleurs agents de la conservation des généalogies au Canada. Comment pouvait-on ne pas s'intéresser à Damase Coq, puisqu'il était le fils de Moïse Coq, fils, lui, du Coq Seigneur, lui-même né du Coq Dufili? Des paroisses entières, comme le chenal du Moine, à Sorel, n'emploient pas d'autre nom de famille que le sobriquet. Les étrangers s'y perdent; les intimes ne s'y reconnaissent que mieux. Il faudrait citer en entier les intéressantes Vêpres grégoriennes. Elles contiennent autant de strophes qu'il y a de tons dans lesquels se chantent les psaumes du dimanche. Et l'on y voit défiler, sous leur nom d'emprunt, toutes les notabilités acadiennes ou autres de Saint-Grégoire (Nicolet). Ce morceau de littérature campagnarde est d'un indicible pittoresque. Il évoque, au souvenir des anciens de la paroisse, tous les amis de leur enfance et s'achève sur la finale obligato:

Gloria à tous ces personneg'-là
Et concluons en saluant
Nankin-Péquion-on !

Pour ce motif entre autres, les habitants d'une même circonscription se connaissaient tous. Quand on se connaît, on aime à se rencontrer : on entreprend des voyages pour se visiter, on s'entraide, on cherche à s'instruire en commun, l'on s'amuse et l'on prie ensemble, l'on s'écrit si l'on est séparé.

Malheureusement, il fallait être assez riche autrefois pour correspondre avec ses amis. De Québec à Montréal, une lettre coûtait, en 1800, dix huit sous; en 1825, douze; en 1840, six au départ, neuf à l'arrivée. Les enveloppes n'existèrent qu'en 1846, les timbres qu'en 1855: on se servait, pour les remplacer, de cire et d'oublis. Peu d'ailleurs savaient écrire. Même pour se faire l'amour, on correspondait par messenger ou par l'entremise du maître d'école. Souvent aussi, les quêteux furent d'excellents facteurs; mais ils ne rapportaient parfois que l'année suivante, à la même date, la réponse à la lettre qu'on leur avait remise l'année d'avant. On eut plus tard des postillons à cheval ou en voiture, armés du strident porte-voix chanté par Claude Augé.

Comme les lettres, les voyages étaient rares avant 1845. Il n'y avait que deux voies ferrées, celles de Montréal-Lachine et Laprairie-lac Champlain, et deux voies fluviales, celles du Saint-Laurent et du Richelieu. En dehors de ces routes, il fallait aller en voiture ou à pied, par des chemins presque toujours affreux. On comptait quatre classes de voyageurs, toujours prêts à partir comme à revenir. C'était d'abord les canotiers et les trappeurs des pays d'en haut, que Taché a célébrés dans ses *Forestiers et Voyageurs* et dont l'un des moins oubliés est encore Cadieux, l'auteur putatif d'une touchante complainte. Venaient ensuite les hommes de chantiers et les porteurs, les épaules ployant sous leur charge de cent à cinquante livres. Enfin les moissonneurs

formaient une classe à part, qui rentrait, l'automne fini, l'œil gaillard et la chanson aux lèvres. La procession des gâs de Saint-Jacques-de-l'Achigan à Longueuil flotte encore, comme un rêve triomphal, dans la mémoire des vieux de l'endroit.

Le grand voyage, c'était celui qu'on faisait chaque année pour conduire *son garçon* au collège. Il n'était pas facile alors de s'instruire. Avant 1825, la province ne comptait que cinq couvents, quatre collèges. On ne connaissait à peu près que deux espèces de maîtres d'école. Le curé enseignait aux enfants les rudiments du latin, dans son presbytère devenu école latine, comme on disait. Un magister ambulante ou bien s'arrêtait cinq ou six mois dans un endroit pour y déposer toute sa science, en retour de l'hospitalité que lui donnait généralement le seigneur, ou bien passait de maison en maison et de village en village en y faisant le séjour le plus bref possible. On ne pouvait guère chercher un supplément d'instruction dans les journaux, dont il n'existait que sept ou huit avant 1848. Cette pénurie des moyens d'éducation n'a pas empêché notre province de produire des hommes publics de la force de Papineau, de Lafontaine, de Morin et de Cartier.

Ce qu'on savait le mieux, c'était ses devoirs envers Dieu. A l'église, où l'on s'en instruisait, on avait gros à souffrir parfois. Avant 1830, le chauffage y était inconnu. Au chœur, pour se réchauffer, les enfants portaient en hiver le camail et le capuchon, ce dernier remplacé en été par le bonnet carré; les chantres au lutrin s'enveloppaient de la chape; et le curé, à l'autel, faisait entretenir un réchaud pour empêcher le vin et l'eau de se congeler. Dans la nef, on frappait le plancher de la semelle ou l'on battait l'air de ses bras.

Une fête surtout était la bienvenue, Noël avec sa messe de minuit, dont la description forme le meilleur chapitre des *Propos canadiens* de M. l'abbé Camille Roy. Deux cérémonies attiraient plus que les autres, le baptême qui a donné lieu aux aventures du père Michel dans les *Forestiers et Voyageurs* de Taché; la quête de l'Enfant-Jésus, racontée par Gérin-Lajoie dans *Jean Rivard*. Enfin, il existait une tradition constante, l'une des mieux conservées de nos jours encore: la récitation du chapelet à la maison, pendant le *Sanctus* à l'église chaque dimanche. Personne n'ignore le tableau que cette scène a inspiré au peintre Huot, le sonnet qu'elle a dicté au poète Lemay.

Le dimanche, c'était le grand jour. On procédait, en faisant le tour de l'église, à l'aspersion solennelle. Le bedeau, avec sa *cloque* (cloak) et son bâton de Jacob, précédait le curé qui bénissait, à droite et à gauche, les têtes des hommes et les "chapelles" des femmes. A l'offertoire, on présentait au seigneur l'encens, en plus de l'eau bénite au début de l'office. A tour de rôle, les tenanciers offraient le pain béni, lequel était parfois de rigueur, parfois de dévotion personnelle. Il avait coûté douze sous et on l'entourait d'un certain nombre de châteaux, de cousins, d'étoiles, et d'une croix ou d'une couronne pour M. le curé.

Cet esprit de piété n'excluait point d'innocentes superstitions. On croyait, pour s'enrichir, à la poule noire. Il fallait la transporter à minuit aux *quatre chemins*, la vendre au diable, s'engager à lui donner son âme après un an et un jour. On se tirait toutefois du marché infâme en présentant au grippet, l'échéance venue, un enfant récemment baptisé. Satan fuyait, laissant derrière lui une odeur de soufre. On croyait aussi aux sorts, aux ressorts. Les *ressoreux* avaient le don de faire tarir les vaches et boiter les chevaux, de changer les pains en cailloux, de produire

l'inconscience ou de faire marcher la tête en bas. Quand ils apparaissaient sur le seuil d'une maison, la maîtresse, pour les conjurer, devait crier : ouvrez ! et non : entrez ! ou faire bouillir des anguilles. Notre littérature a gardé la mémoire de certains sorts dans la chanson de la fille de Louison Charli et dans le fantastique *Enfant perdu et retrouvé* de l'abbé Proulx.

Pour se distraire de ces maléfices, racontés avec mystère sous le manteau, on s'amusait ferme. La pêche et la chasse étaient naturellement les deux sports favoris. On chassait surtout les tourtes, de 1848 à 1860, et l'on en obtenait douze sous la douzaine. Il y avait d'autres distractions. M. Arcade Decelles a raconté, dans son *Cartier*, les repas que donnaient en permanence les seigneurs, sur le Richelieu surtout, depuis Noël jusqu'au mardi gras. Ces festins pantagruéliques et gargantuesques finirent par ruiner cette classe honorable. Pour tous, le résultat était plus désastreux encore : les bestiaux, négligés pendant ces ripailles, crevaient de faim et il fallait, au printemps, réclamer l'aide du voisin pour les relever et les remettre sur leurs pieds.

Les noces formaient le grand événement social. Elles duraient du mardi au jeudi, même au vendredi. On y voyait une suite de trente et de quarante voitures. Les dépenses s'élevaient à un chiffre énorme, vu la quantité de victuailles qu'on enfournait : pâtés, tartes, ragoûts, sauces, galettes, biscuits et beignes, gâteaux de Savoie et crème fouettée. Quelles beuveries à cette occasion ! On connaît la boutade : "Nos pères étaient des catholiques rhumains. S'ils ne connaissaient guère la tragédie *Roméo et Juliette*, ils ignoraient davantage la comédie rhum et eau." Gérin-Lajoie, dans *Jean Rivard*, et Legendre, dans ses *Mélanges*, nous ont fourni là dessus des détails navrants. Chaque année, seul ou de

compagnie, on achetait une tonne de Jamaïque de cent ou cent vingt-cinq gallons. Et la tonne y passait dans l'année ! Les conséquences étaient désastreuses. Maintes querelles se vidaient sur place. L'intempérance engouffrait quatre millions de piastres par année. Sans les campagnes vigoureuses de Mgr de Forbin-Janson, de l'abbé Quartier, du Père Chiniquy (1845), du grand-vicaire Mailloux, où en serions-nous ?

Lemay a décrit, dans *Fêtes et corvées*, certaines cérémonies spéciales. Après les épluchettes, il mentionne, à la suite de Gaspé, les feux de la Saint-Jean. Dans ses *Gouttelles*, il a également consacré un sonnet à la fête de la grosse gerbe, récemment rééditée à Saint-Paul-l'Ermitte. Les capitaines de milice étaient chaque année les héros d'une manifestation pittoresque. Ils avaient d'abord procédé au recensement des hommes de leur compagnie. Une escorte les accompagnait sur la route. Le jour de la Saint-Pierre, un appel convoquait tous les miliciens sur la place publique, ordinairement celle de l'église. Il fallait entendre le commandement martial du chef, surtout quand il s'agissait d'un arrêt ! Les soldats, peu familiers avec le cri *halt !* continuaient à battre quand même de la semelle. Un strident *Company, woe !* avait vite fait de les interrompre. Il faut lire, dans les *Anciens Canadiens* de de Gaspé, le récit de la plantation du mai. La tige, de cinquante ou soixante pieds, avait bien coûté pour cent piastres de travail. On avait gardé soigneusement le secret sur la manifestation, que le seigneur ou le capitaine savaient cependant inévitable à la même date chaque année. Le jour venu, les poulies crissaient, les fusils éclataient, les pétards flambaient et le canon de bois bombardait de son mieux. Le tout se terminait par un réveillon, préparé depuis longtemps dans le mystère par la maîtresse de céans.

Nos gens ne se trouvaient jamais plus en famille que dans les veillées. On se réunissait autour du poêle qui faisait *ron-ron*, ce poêle si éloquemment évoqué par Adjutor Rivard dans *Chez nous*. Trois sortes d'amusements surtout étaient de mode. On jouait aux cartes, au trente, au dix, aux quatre sept, au cœur, à la brisque, au gros major, à la vieille. La danse, sur le rythme des *reels* écossais, des *polkas* polonaises ou des *valse*s françaises, soulevait la poussière. M. le docteur Ernest Choquette a évoqué une de ces scènes dans son *Claude Paysan*. On se contait aussi des contes, qui alternaient avec des chansons.

Cette triple série de sports imposait à toute veillée honnête trois personnages. M. Prince, dans le *Bulletin du Parler français* (VI, p. 330), et Van Dyke, dans la *Gardiennne de la lumière*, ont célébré le caractère unique de notre violoneux, incapable souvent de répondre à l'attente parce qu'il n'était pas *chaussé pour* ! Le chanteur enfilait à perte d'haleine le répertoire recueilli par Gagnon dans ses *Chansons canadiennes* et par le docteur Larue dans le *Foyer canadien* de 1864 : la complainte du Juif errant, la perdriole, la gamelle, le bal chez Boulé, François Marcotte, Marianne s'en va-t-au moulin, la belle Françoise, Isabeau s'y promène, à Saint-Malo. Quant au conteur, dont Taché a dit la faconde dans ses *Trois légendes* ou ses *Forestiers*, comme Van Dyke dans la *Gardiennne*, ou bien il redisait des récits appris ou bien il en inventait de toutes pièces. M. Barbeau est en train de ressusciter le genre par ses contributions à l'*American Folk-lore*. Certaines narrations avaient le don de gratter fortement les épidermes : celles du loup-garou, du feu-follet, de la bête à queue, du revenant, de la chasségalerie (cf. Fréchette : *Originaux et détraqués*), du bonhomme Sept-heures, celle-ci analogue au Grand Lustukru de Botrel.

On savait s'amuser; on savait s'entraider aussi. Le récit des prouesses accomplies dans les corvées, courvées ou *bees*, formerait l'une des illustrations les plus piquantes d'un livre sur le support mutuel dans l'histoire du Canada français. En cas d'un accident survenu à un voisin, les hommes parcouraient la paroisse pour faire la collecte, pendant que les femmes offraient aux malheureux leur maison pour abri et fabriquaient toute une lingerie de leurs mains. Le levage des bâtisses, décrit à deux reprises par le *Bulletin du Parler français* (V, pp. 211, 265; VIII, 284), réunissait les hommes; le broyage du lin, les femmes. D'autres corvées, comme celle de l'épluchette, rapprochaient les jeunesses des deux sexes et préparaient, sinon toujours des mariages prochains, assez souvent des fiançailles à brève échéance.

La veillée des morts constituait une partie du culte. On venait, de tous les coins de la paroisse, tenir à la famille éplorée une silencieuse, mais consolante compagnie. Ce n'était pourtant pas la richesse du décor qui attirait. Dans son cercueil de pin creusé en forme d'auge, avec pour couverture des planches liées par des chevilles en guise de clous et de la paille de sarrazin pour linceul, le défunt n'avait rien d'attrayant. Un malheur planait sur la maison; c'était assez pour qu'on accourût de partout.

Partout on était bien accueilli. Mais, comme aussi l'on accueillait bien toujours ! Trois classes d'êtres en particulier pourraient témoigner de l'hospitalité antique. Rivard a décrit, dans *Chez nous*, la réception faite au quêteux, à celui qui venait de près comme à celui qui arrivait de loin. Il aurait pu parler aussi du simple mendiant, avec son costume étrange, hôte toujours attendu et qui trouvait toujours bon gîte et bon pain. Botrel en a donné l'idée partielle dans *les Couteaux*. Le nôtre était une poste

vivante, un incomparable agent de mariages. Et ceux qui ont connu les deux derniers représentants de l'espèce, Pékin et Papineau, savent la parfaite discrétion de ces commodes voyageurs. Il y avait enfin le rémouleur, chanté par Claude Augé, mieux connu ici comme le fondeur de cuillers et d'épinglettes. Son moule, qui lui avait bien coûté huit piastres, ne cessait de recevoir une nouvelle matière pour de nouveaux objets de luxe. C'était un des artisans les plus employés. Tout en faisant tourner du pied sa meule, il racontait des histoires, il écoutait les confidences, celles des jeunes gens particulièrement. Il lui arrivait souvent, entre deux visites à une même maison, d'avoir tissé le fil d'une trame amoureuse, avec la noce pour ligament.

* * *

De ce coup d'œil à travers notre petite histoire une conclusion découle. Nos pères savaient adoucir leurs propres peines en s'amusant honnêtement, tempérer les chagrins des autres par la charité. Par leurs exemples de frugalité ordinaire, d'endurance, de travail et d'économie, ils préparaient à les remplacer des générations fortes.

Il ne s'agit pas d'adopter leurs coutumes, de revenir à la chandelle et aux mouchettes. Cette petite histoire, il suffit que nous ne l'oublions pas. Il faut aussi que nous en transmettions le souvenir à nos descendants. Ceux-ci se laisseront moins vite peut-être entraîner par la vague de luxe qui les emportera, s'ils ne réagissent pas contre elle. Et alors ne se vérifiera pas pour nous le mot affligeant qu'une autre race illustre, courant vers sa décadence, inspirait au poète: "Issus d'une race vigoureuse, nous avons gâté nos mœurs et nous laisserons une postérité pire que nous, laquelle en préparera une plus mauvaise encore!"

Nos ancêtres ont droit à ce que leur œuvre n'aboutisse pas à cet abîme.

ABBÉ ÉMILE CHARTIER

NOTRE ENQUÊTE

L'*Action française* commencera de publier en janvier prochain une série de douze études sur "nos forces nationales". Elle se propose d'en faire les pièces d'une enquête rigoureuse et complète.

Nos lecteurs nous en voudront-ils de leur déclarer sans plus de formes que le désir de leur plaire, de leur présenter une revue de meilleur ton, a été notre moindre souci? Faire une revue et ne point dépasser cette préoccupation d'intellectuels est un dilettantisme que les directeurs de l'*Action française* n'oseraient pas avouer. Fidèles à leur programme du début et à ce titre même d'"action française", ils veulent avant tout, à force de lumière et de clarté répandues, susciter le réveil et l'action nécessaire. Leur tâche sera peut-être complète et achevée le jour où, en notre pays, se vérifiera intégralement la parole de Paul Bourget: "Il y a là un petit coin de terre française qui se porte très bien".

Y avait-il besoin de ce nouvel examen de conscience national? Les voix nous ont-elles manqué depuis quelque temps pour nous crier nos misères ou surfaire nos jeunes énergies? Entre les néants sonores de nos célébrations du 24 juin, virtuoses de chants d'espérance et de vieux refrains de gloire, et les professionnels du dénigrement au zèle aussi stérile que sombre, il y a place, ce nous semble, pour les hommes de vérité courageuse et impartiale. Une enquête du caractère de la nôtre doit être une œuvre d'absolue sincérité, également éloignée des critiques amères et des complaisances aveugles. Nos lecteurs nous rendront

ce témoignage que la revue n'a rien épargné pour atteindre la vérité. Nos enquêteurs ont été recrutés parmi les hommes qui ont quelque chose à dire et qui le disent comme ils le pensent. Et l'on verra que leurs recherches ont porté sur l'examen de nos premières ressources, sur celles-là qui utilisées avec ensemble et méthode nous fourniraient un faisceau d'invincibles énergies.

Mgr Louis-Adolphe Paquet nous parlera, dès janvier prochain, de *notre foi*; elle nous apparaîtra avec ses déficits et ses progrès dans notre société, mais surtout avec l'action souveraine que revendiquent notre histoire et ses puissances surnaturelles. Au-dessous de notre foi viendront se ranger nos forces d'ordre naturel. Et d'abord celles de l'ordre intellectuel. Que vaut notre système d'éducation et surtout notre enseignement supérieur pour l'essor de la race française en ce pays? Mgr Georges Gauthier, recteur de l'Université Laval de Montréal, nous le dira avec sa haute compétence. M. Antonio Perreault étudiera pour sa part les manifestations de notre pensée canadienne, et, là aussi, après l'inventaire de *nos forces intellectuelles*, seront signalées nos faiblesses et nos espérances. D'autres feront de même pour des forces nationales de qualité non inférieure et qui sont celles de l'ordre moral. Parmi celles-ci nous mettons au premier rang notre langue, notre histoire, la paroisse. Nul assurément ne pouvait mieux que Sa Grandeur Mgr Béliveau, le digne successeur du "Blessé de l'Ouest", nous prêcher le culte de *la langue* et nous exposer les motifs de défendre, comme notre vie, la sainteté du vieux parler. J'essaierai, pour ma part, de rappeler les vertus éducatives de *notre histoire* et les moyens de drainer vers les âmes cet héroïsme inemployé. Le R. P. Lamarche, O.P., célèbrera les vertus de *la paroisse*, il rappellera les causes historiques qui en ont fait la cellule maîtresse de notre or-

ganisme social et les conditions qui prolongeront la durée de cette bienfaisance. De là nous en viendrons à l'examen de forces nationales trop négligées jusqu'ici, d'ordre inférieur si l'on veut, mais qui n'en soutiennent pas moins l'armature des sociétés actuelles, de la nôtre en particulier, obligée de protéger contre la puissance de l'or et du nombre, le trésor de ses intérêts supérieurs. A M. Édouard Montpetit la tâche de passer en revue *nos forces économiques* et de nous apprendre, en vue de l'idéal commun, la dignité de nos richesses. Le R. P. Louis Lalande, S.J., qui s'est livré à une enquête rigoureuse sur *notre natalité* nous révélera la situation de notre capital humain, pendant que M. Henri Bourassa, le doigt tendu vers les terres neuves, nous montrera où faire rendre aux fils qui nous viennent le meilleur de notre effort. Pour compléter cette grande revue il ne restera plus qu'à définir les vertus délicates et profondes de *la Canadienne*, les viriles espérances de *notre jeunesse*, les services que pourrait se rendre à travers le monde et en ce pays *la fraternité française*, et ce sera le partage de Fadette, de M. Guy Vanier et de M. Omer Héroux.

De cette enquête menée avec sincérité et courage il faudra bien que se dégagent un certain nombre d'idées lumineuses. Pourrons-nous ne pas apercevoir la valeur respective de nos forces nationales? Si elles sont inégales dans leur efficacité et dans leur rôle, n'allons-nous pas en retenir qu'aucune cependant n'est négligeable et que l'avenir et le salut sont au prix d'une coordination harmonieuse? Est-ce trop espérer des esprits d'en haut, de ceux-là qui ont la tâche de diriger, qu'ils y prennent des aperçus d'ordre et d'unité pour donner enfin l'orientation vigoureuse que nous attendons?

Il faudra bénir la crise actuelle si elle nous ouvre les yeux à quelques urgentes vérités. A mesure que nous avons le temps de réfléchir, nous apprenons que la gravité de l'heure est peut-être moins faite de la puissance et de la brutalité de l'attaque que de la conscience soudainement acquise de notre état moral, de nos graves insuffisances. De moins en moins nous en parlons comme d'un accident imprévu dans les rouages de la vie nationale, et chacun y peut reconnaître le châtement d'une longue imprévoyance, le résultat d'une lente accumulation de fautes.

Et parmi ces fautes il y a sans doute le péché de notre apathie. Notre sécurité était devenue de l'inconscience et nous avons perdu jusqu'au sentiment du péril, nous dont la lutte a été la loi constante de notre histoire. La défense se faisait intermittente quand l'attaque restait de tous les jours. L'ennemi délaissait-il un moment ses tactiques souterraines pour nous porter au visage un coup plus rude, nous croyions avoir tout sauvé par quelques charges brillantes. Trop heureux serions-nous si un grand nombre des nôtres absorbés comme les gens d'en face par l'unique souci des intérêts matériels n'étaient descendus jusqu'à leur mépris olympien pour les stupides *french questions*.

Mais si lamentables qu'aient été notre apathie et notre imprévoyance, ni l'une ni l'autre ne rendent un compte exact de notre situation. Peuple catholique nous gardons l'héritage d'énergies magnifiques; nous tenons en notre doctrine la promesse de tous les progrès et du plus grand avenir. Peuple français, d'une lignée d'ancêtres incomparables, nous sentons nos veines toutes chargées de ferments d'héroïsme. Et les dévouements ne sont pas éteints au sein de notre race. L'héroïsme est une tradition qui se continue. Nous avons travaillé et nous travaillons encore d'une façon presque surhumaine pour conquérir le sol, pour

défendre et garder nos libertés, pour organiser nos forces, pour acheter le droit de survivre. Et cependant si nous mettons en regard la somme de nos efforts et celle des résultats, l'évidence nous avertit qu'il y a quelque part d'énormes déperditions d'énergie, un immense coulage de forces.

Où se trouverait donc le défaut de notre stratégie ? Et quelqu'un viendra-t-il nous dire enfin ce qu'il faut changer à nos méthodes de travail et de combat ? A des questions si graves, l'*Action française* ne prétend pas apporter à elle seule la réponse définitive. Aux vues trop fragmentaires que nous prenons de notre situation elle voudrait substituer d'abord quelques vues d'ensemble d'où pourrait se dégager une pensée d'ordre et de salut. Puis, elle se demande si, dans le passé, nous avons compté suffisamment sur une fédération intelligente de nos forces nationales. Ne serait-ce point là que résiderait la cause suprême de nos insuffisances et de nos échecs ? Pour ne parler que de nos méthodes de défense, qui dira jusqu'à quel point nous avons manqué presque toujours d'unité de front ? Pendant longtemps nos groupes assaillis se sont battus en isolés sans que pour les soutenir nous ayons su mobiliser le gros de nos réserves. Nos énergies nationales, nous les avons exaltées tour à tour ; on nous a vu compter tantôt sur l'une tantôt sur l'autre pour tout sauver, comme s'il était au pouvoir d'une seule de suppléer toutes les autres.

Sans doute qu'il faut respecter une hiérarchie et que toutes les forces n'apportent point au salut commun une égale contribution. Au-dessus de toutes, notre foi conserve la puissance d'une loi directrice et le ferment de sa haute vertu fécondante. Mais qui dit hiérarchie dit dépendance réciproque, et le catholicisme ne supprime point les conditions de la vie humaine, pas plus qu'il ne prétend s'en

passer. La première puissance d'un peuple est faite de sa santé, qui est faite elle-même de l'équilibre de toutes ses valeurs. Et voilà pourquoi il faut enfin, coûte que coûte, faire cesser l'éparpillement de nos efforts, les charges isolées et sans lendemain. Plus que sur la bataille ardente et passagère, il nous faut apprendre à compter sur la bataille pacifique et patiente, celle où dans le recueillement du travail quotidien, dans l'ordonnance de notre activité, nous allons entreprendre d'harmoniser notre vie profonde.

Songez quelquefois que nos responsabilités seraient grandes si nous restions incapables d'ordonner nos énergies. Je pense en ce moment à notre admirable petit peuple qui fait si admirablement son devoir. Pendant que trop souvent nos classes élevées ont trahi le leur, ont tout sacrifié aux préjugés politiques ou aux sordides intérêts, l'admirable armée de nos petites gens n'a pas rompu avec l'action française. Que dis-je ? si les sommets eux-mêmes n'ont pas croulé, ne serait-ce point que, des couches laborieuses, n'ont cessé de monter vers les classes supérieures des poussées ardentes de sang jeune et fort ? Pendant que ces braves gens se penchent sur leur sillon ou sur leur outil ne serait-ce pas plus qu'une faute de gaspiller en haut les forces créées en bas ? Ce sont les contributions anonymes qui ont fait chez nous les grandes choses du passé. L'avenir ne connaîtra pas d'autres constructeurs. Nous n'avons en partage ni le nombre ni la richesse. Mais avez-vous pensé quelquefois à la puissance que pourrait devenir la nôtre, si chacun se mettait à son poste et y faisait tout son devoir, pendant qu'au-dessus de cet unanime labeur, une pensée se faisant directrice, attirerait à elle toutes ces activités, les plus infimes comme les plus hautes, aurait soin de n'en négliger aucune, mais, dans l'unité et dans l'harmonie, saurait tout ordonner vers les fins suprêmes de la race ?

Ah ! Dieu veuille que l'on ose cet effort puissant et harmonieux. Aucune tyrannie au monde, pas même l'anglo-saxonne, ne saurait venir à bout d'une race catholique et française qui, avec une stratégie intelligente, userait de toutes ses forces.

LIONEL GROULX, *ptre*

Prière à nos abonnés
de renouveler tout
de suite leur abonne-
ment pour 1918.

LE FRANÇAIS TEL QU'ON L'ÉCRIT

C'est peut-être depuis qu'il y a des hommes, et qui parlent des langages différents, qu'il est distingué d'insérer dans la langue écrite et parlée des mots étrangers. Chez presque tous les peuples civilisés, la connaissance d'un autre idiome que le sien est l'indice de quelque culture intellectuelle. Souvent aussi un peuple, ayant pris à un autre peuple quelqu'un de ses objets ou quelque'une de ses coutumes, dut lui emprunter en même temps les noms qui les désignent. Et la pénétration réciproque des races, s'accroissant toujours, rend de plus en plus nécessaires ces prêts et ces emprunts. La guerre, qui crée des liens étroits entre les peuples alliés, favorise beaucoup chez chacun d'eux la prompte naturalisation des mots. Comme il fallait s'y attendre puisqu'on n'emprunte qu'aux riches, c'est au français qu'on a emprunté le plus de vocables. L'un d'eux — camouflage — est même devenu d'emblée international, sans doute parce que, synonyme d'hypocrisie, il exprime une chose universelle.

Les Anglais, à qui les Normands nos aïeux ont laissé certains mots français — "Cachez ces mots que je ne saurais voir !", dirait M. Hocken —, avaient depuis longtemps la délicate coquetterie d'en glisser quelques-uns dans leurs magazines; la guerre leur en aura imposé quelques autres; et les Anglais du Canada copient. Nous en sommes fort aises, certes ! Au point que nous ne pouvons nous défendre, nous les inférieurs, d'un tantinet de fierté devant cet aveu implicite que leur vocabulaire est un peu pauvre et le nôtre très riche. Pourtant, notre joie serait plus complète si ceux qui em-

pruntent des mots français en respectaient l'identité, l'orthographe, le genre.

Nous savons qu'il est des mots, comme des hommes, qui s'assimilent, — témoin le terme *redingote* qui eut une singulière aventure: Ce vêtement de coupe sévère, que peut-être vous portez, grave lecteur, était jadis un long veston que les gentlemen anglais endossaient pour monter à cheval et que, pour cette raison, ils appelaient *riding coat*. Cependant, quand on lit de nos jours dans une revue de Londres que M. le baron *Wxyz* était en *redingote*, un souligné nous confesse que c'est là un mot étranger. Nous savons très bien que l'accent d'un peuple déforme le vocable importé et que l'usage en le transmettant le rend parfois méconnaissable. Mais nul n'est justifiable de dénaturer un mot exotique (s'il m'est permis de parler ainsi afin d'éviter la répétition d'étranger).

Vous avez lu dans un journal anglais de Montréal: "La phlegme britannique is unshaken" ? Et vous savez qu'il y a belle lurette que cette forme orthographique n'est plus usitée dans l'acception figurée de ce terme, qui au sens propre, signifie une tout autre chose, sur laquelle vous me dispenserez d'insister. Vous avez vu aussi ce titre: "Gets Croix du Guerre" ? Vous avez souvent appris, et toujours avec plaisir, que "The morale of our soldiers is excellent"; et vous vous êtes demandé quel besoin pouvait bien avoir la Gazette de nous assurer que nos soldats observent les règles de la morale, lorsque notre Parlement a décrété, on s'en souvient, que le canon canonise. Enfin, vous avez pu lire récemment, lors des soulèvements en Finlande: "Finnish Bourgeoise offers only passive resistance"; et si vous avez compris, c'est que vous avez deviné qu'il s'agissait de la bourgeoisie, et non pas de la bourgeoise, — terme qui, en langage concierge, signifie

la femme de quelqu'un et, plus particulièrement, celle du patron.

Je me borne à ces quelques exemples, mais il y en a bien d'autres, et il y en aura sans doute davantage tant que les journalistes de langue anglaise ne voudront pas se donner la peine d'apprendre le français, ou du moins de feuilleter un dictionnaire.

La question est peut-être moins futile qu'on ne le pourrait croire. Car qui sait si le français tel qu'on l'écrit dans les journaux anglais n'est pas la preuve irréfutable que ni vous ni moi ne parlons le véritable français parisien ?

LÉON LORRAIN

NOTRE ALMANACH

L'Almanach de 1918 a obtenu un succès de vente qui dépasse nos espérances. A l'heure où nous publions cette livraison de l'*Action française*, plus de 23,000 exemplaires de l'Almanach ont déjà été livrés. Comme le tirage n'était que de 25,000 et que l'on ne pourra réimprimer, nous prévenons ceux de nos amis qui veulent contribuer à la diffusion de l'Almanach de vouloir bien se hâter de faire leurs commandes. On connaît les prix: 15 sous l'exemplaire, plus 3 sous pour les frais de port; \$10 le cent, \$75 le mille, port en plus. Les commandes pour quantités doivent être adressées au secrétariat de la Ligue des Droits du français, bureau 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, à Montréal.

Notons que le secrétariat de la Ligue tient à la disposition du public, aux mêmes conditions, un certain nombre d'exemplaires de l'Almanach de 1917. Le calendrier de celui-ci n'offre plus qu'un intérêt secondaire, l'année achevant, mais la matière générale du volume est toujours aussi attrayante et aussi instructive. Cet Almanach contient des renseignements, des statistiques, etc., qu'on ne saurait trouver ailleurs.

L'Almanach de 1916 est épuisé.

A TRAVERS LA VIE COURANTE

Un foyer d'anglicisation Les pharmacies, des foyers d'anglicisation... ! me dit un ami qui tenait à la main l'*Action française* du mois d'août. De quel ter. alors allez-vous qualifier ce que je vais vous montrer.

Puis brusquement, au tournant d'une rue, il étendit le bras: "Regardez !" En face de nous se dressait, brillamment illuminé, un vaste magasin de quincaillerie. La foule y entrait et en sortait: hommes, femmes, enfants, tous des nôtres, dans ce quartier français. Ils allaient acheter ces menus objets d'usage quotidien, nécessaires dans tous les foyers.

Aspect de la montre Nous nous approchâmes. Derrière l'immense vitre, artistement étalés, des articles variés attiraient les regards et les convoitises: thermomètres, canifs, rasoirs, projecteurs de poche, jouets d'enfants, ustensiles de cuisine. Presque tous portaient une inscription. Et cette inscription était uniquement en langue anglaise.

Plus encore que les bouteilles de sirop et les boîtes de pilules, remarque mon compagnon, ces objets s'installent dans notre vie. Ils prennent place sur les tables de nos chambres, ils traînent dans les poches de nos enfants, ils sont employés à cœur de jour. Et ainsi, peut-on dire, pour chaque service matériel qu'ils rendent, ils blessent notre langue, ils affaiblissent notre mentalité.

A l'intérieur Nous suivîmes la foule à l'intérieur. L'aspect est le même. On se sent dans une atmosphère anglicisée. Les objets, plus volumineux, projettent davantage leurs inscriptions. C'est un feu roulant de mots anglais. Les chauffeferettes clament: *Perfection Oil Heaters*; les balais roulants: *Elite Ball Bearing*; les brosses à bains: *Bath Brushes*; le ballon de boxe: *Punching bag*; les pots de peinture: *Paints and varnishes*; les boîtes à pain: *Bread*, etc., etc. C'est à en perdre... sa langue.

Comment on y parle A côté de l'aspect, il y a le langage. Chez les pharmaciens — pour continuer la comparaison de mon ami — on peut toujours demander son remède en français. Ici, pour un bon nombre d'articles, seuls les termes anglais sont connus. Demandez, par exemple, un emporte-pièce. Le commis ouvrira de grands yeux, et vous pourrez lire dans l'étonnement de son regard qu'un doute sur votre équilibre mental lui traverse l'esprit. "Un emporte-pièce... Qu'est-ce qui l'emporte donc, cet homme?..." Et si vous indiquez vous-même l'objet, il éclatera de rire: "Ah! un *punch*! c'est pour *puncher*, n'est-ce pas? Ça s'appelle un *punch*."

Voulez-vous savoir maintenant pourquoi des enfants — et même des grandes personnes — demandent de se faire *clipper* les cheveux, et des ouvriers disent qu'ils vont *dérennecher* un tuyau, allez voir comment on nomme dans nos magasins français une tondeuse et une clef anglaise!

Oui vraiment, mon ami avait raison: de quel nom qualifier ces foyers d'anglicisation?

Le remède J'ai voulu causer à cœur ouvert avec un brave quincaillier. Il avoue franchement le mal. Mais comme il est un brave patriote, il ne se borne pas à le constater. Il essaie de le combattre. Ces mots anglais, me dit-il, ont pénétré maintenant dans la masse. Les extirper est difficile, pas impossible cependant. Si quelqu'un peut y réussir, c'est bien nous... qui les avons propagés. Si nous reprenions le procédé au profit de notre langue...

Ce qu'il propose, ce quincaillier le pratique. Il s'est abonné à une revue, le *Foret* que publiait avant la guerre, dans l'intérêt de son commerce, une maison de Paris. Il a fait venir de France un bon nombre de catalogues, ceux entre autres des établissements suivants: Manufacture française d'armes et cycles de Saint-Étienne; F.-M. Rebattal, 72 boulevard Richard-Lenoir, Paris (Quincaillerie); Émile Carré, 23 rue du Dessous des Berges, Paris (Gymnastique, sport) Lucien Rainbaud, Aubervilliers, Seine (couleurs et vernis), Picard, Bazin-Levallois et Cie, Sourdeval, Manche, (ustensiles de cuisine), Kratz-Boussac, 14 rue Martel, Paris (jouets, articles de bureau et de ménage).

Bonne propagande Grâce à ces catalogues, notre quincaillier connaît le nom propre, non seulement de chaque objet qu'il vend, mais encore des différentes parties qui le composent, et quand un acheteur le dit en anglais, lui, courtoisement, le répète... en français.

N'est-ce pas là de l'action française intelligente et pratique ? Combien pourraient se procurer les catalogues que nous venons d'indiquer et s'en servir d'un manière aussi patriotique. Quant aux pancartes qu'ils reçoivent des manufacturiers ontariens ou américains, nous leur conseillons de les renvoyer traduites, insistant pour qu'elles soient imprimées ainsi et affirmant qu'en anglais elles sont quasi inutiles. Ah ! si chacun voulait, quel renouveau français s'opérerait dans nos relations commerciales !

*Souhaits de
bonne année* Je ne puis terminer cette chronique sans attirer l'attention de nos lecteurs sur les échanges de bons souhaits qu'amène une nouvelle année. Parcourant, l'autre jour, une librairie, j'y ai remarqué avec peine que presque tous les calendriers et cartes de vœux, étalés sur le comptoir, portaient des inscriptions anglaises.

Il est encore permis, au Canada, de parler français, de se souhaiter un "joyeux Noël" et une "bonne année" dans la langue ancestrale. N'allons pas, par indifférence ou snobisme, renier nos traditions et donner la main à ceux qui veulent les voir disparaître.

PIERRE HOMIER

L'A. C. J. C.

Une jolie revue de langue anglaise, *The Queen's Work*, organe d'action catholique publié à Saint-Louis, Missouri, contient dans son numéro de novembre une longue étude sur l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française. Depuis trois ans cette revue prépare les voies à la fondation d'une association de jeunesse catholique aux États-Unis. Au moment où le projet est sur le point d'aboutir, elle offre en exemple à ses lecteurs notre jeune association canadienne. Elle ne pouvait être mieux inspirée. Ceux-là n'en douteront pas qui ont eu l'avantage de venir en contact intime avec l'A. C. J. C. et ont pu apprécier la solidité de son organisation et la valeur remarquable de ses membres, en particulier de ses chefs.

PROPAGANDE ! PROPAGANDE !

Une fois de plus nous sommes obligés de nous excuser auprès de nos lecteurs de renvoyer à la prochaine livraison toute une série d'articles qui devraient paraître dans ce numéro-ci de l'*Action française*. C'est la meilleure preuve qu'il était urgent que notre revue agrandît son format.

Mais il ne suffit pas de développer les rubriques de la revue; il importe pareillement de lui assurer une très large diffusion, afin qu'elle puisse faire face aux nouvelles obligations qu'elle assume et porter aussi loin que possible son influence.

C'est pourquoi, au seuil de l'année nouvelle, nous jetons à nos amis ce mot d'ordre : *Propagande ! Propagande !*

Au début, la propagande se heurtait nécessairement à un gros obstacle. Tant de revues canadiennes sont mortes dans leur berceau que le public pouvait douter de la vitalité de celle qu'on lui présentait en des temps si troublés. Mais l'*Action française* aujourd'hui a fait ses preuves: non seulement elle a franchi ses premiers douze mois avec un succès auquel l'on veut bien rendre hommage, mais elle entre dans sa deuxième année avec d'excellentes promesses de progrès: 48 pages par mois au lieu de 32 et une collaboration fortifiée de noms brillants. Le travail de propagande deviendra donc une chose de plus en plus facile.

Au cours de l'année qui s'achève, nous avons eu la joie d'enregistrer, dans tous les milieux, de magnifiques exemples de dévouement. Nous espérons les voir se multiplier au cours de l'année prochaine. Nous les sollicitons avec une hardiesse qu'autorisent la noblesse de la cause et le fait que nous ne tirons de ses progrès aucun bénéfice personnel.

Que l'on veuille bien s'y mettre et l'on verra que la besogne, souvent, est plus facile qu'on le croyait. A beaucoup de nos propagandistes l'on a répondu déjà: *Mais je suis enchanté ! Je n'attendais que l'occasion de m'abonner...* Ou bien : *Je me demande pourquoi je ne me suis pas encore abonné !*

Pour faciliter la propagande, nous accorderons, d'ici le 1er février, un abonnement supplémentaire gratuit à toute personne qui nous fera parvenir cinq abonnements nouveaux, payés. Mais il va de soi que l'on peut renoncer à ce privilège au bénéfice de la caisse de la revue.

Mieux celle-ci sera garnie, plus s'étendra le rayon d'action de la revue et de ses œuvres.—O. H.

NOS CONFÉRENCES

M. l'abbé Groulx, l'un de nos directeurs, a récemment donné une conférence sur l'*Action française*, à Ville Saint-Pierre, devant les membres de la section locale de la Société Saint-Jean-Baptiste et leurs amis. Cette conférence a suscité un mouvement de propagande déjà fructueux et qui se poursuivra, nous l'espérons, avec un égal succès.

Un autre de nos directeurs, M. Omer Héroux, a traité le même sujet devant l'Association des femmes d'affaires, au Monument National. A l'issue de cette conférence, la présidente de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, Mme Gérin-Lajoie, a exprimé le désir de voir se constituer au sein de la Fédération un comité spécialement voué à la défense du français.

Il est probable que, d'ici quelques semaines, plusieurs réunions se tiendront sous les auspices, ou avec le concours, de l'*Action française*. Nous nous tenons à la disposition de ceux de nos amis qui désireraient organiser de ces réunions.

S'adresser au secrétariat de la *Ligue des Droits du français*, bureau 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, à Montréal.

NOS ANNONCES

On a bien voulu nous rendre le témoignage que nos annonces ont une sérieuse valeur.

Mais elles ne sont pas assez nombreuses. Avis aux annonceurs et aux propagandistes. Il faut qu'en janvier nous ayons au moins dix pages d'annonces.

On trouvera notre tarif au bas de la deuxième page de la couverture.

RENOUVELLEMENTS

C'est l'époque des renouvellements d'abonnement. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien s'acquitter tout de suite de cette petite tâche.

Une excellente coutume à prendre, c'est de joindre à son renouvellement un ou, ce qui vaut mieux encore, *des abonnements nouveaux*.

LA LOI LAVERGNE

Une décision de M. le juge McCorkill, intervenue au cours d'un procès intenté par M. le notaire Robert Trudel, de Québec, à la compagnie du Nord canadien, a sanctionné le principe de la loi Lavergne.

Cette décision a été rendue à Québec le 20 novembre.

NOS CARNETS D'ABONNEMENT

Nous tenons à la disposition de nos amis des carnets d'abonnement contenant dix reçus.

On n'a qu'à les réclamer au secrétariat de la *Ligue des Droits du français*, bureau 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, à Montréal.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

UNE LETTRE DE M. HECTOR GARNEAU

M. Louis Hurtubise, secrétaire général de *La Ligue des Droits du français*, a reçu la lettre suivante, datée du 5 décembre :

“Dans la livraison de novembre dernier de *l'Action française*, vous publiez à la page 339, un entrefilet qui me concerne. Je m'empresse de vous faire observer que le fait qu'on note avec tant de complaisance s'est produit pour très peu de temps.

“Il nous restait beaucoup de formules en anglais, mais les formules françaises étaient épuisées. Aussi bien, j'avais commandé 2 formules dans les deux langues. Ces formules n'étaient pas encore arrivées lorsque votre correspondant nous a fait l'honneur d'une visite.

“Vous en trouverez, sous ce pli, deux exemplaires.

“Ai-je donc besoin de vous dire que nul parmi nous ne tient plus aux droits du français et n'a davantage la fierté de sa race et de son sang que

“Votre tout dévoué,

HECTOR GARNEAU

POUR LA PROPAGANDE

Vous demandez à vos amis de souscrire pour que grandisse l'*Action française*: c'est très bien et je vous en félicite; mais je vous demande en même temps de proposer à un certain nombre de vos souscripteurs possibles un objet plus particulier.

Pourquoi un, deux, trois, dix, vingt ou cent souscripteurs — j'espère que leur nombre aura vite dépassé la centaine — ne spécifieraient-ils pas que leur argent devra assurer le service de l'*Action française* à un certain nombre de publicistes européens? Les précieux renseignements que contient la revue seraient ainsi mis à la portée de gens qui, à leur tour, pourraient les faire rayonner à travers toute la presse d'Europe.

Ce que je vous propose en somme, c'est de porter vos munitions au point stratégique pour leur faire donner leur rendement maximum. Songez-y, vous constaterez qu'une dépense relativement peu considérable produirait ainsi de très gros effets.

Il va de soi que, si les ressources le permettaient, on pourrait faire le même service aux hommes qui, sans être publicistes, exercent une grande influence.

Tous les groupes ethniques qui ont à défendre leur droit à la vie suivent ce procédé ou des procédés analogues. Les Polonais, les Ukrainiens, les Belges distribuent à travers le monde des feuilles de propagande, des bulletins de renseignements. L'*Action française* est notre instrument tout trouvé.

Qui voudra être le premier à vous permettre d'en faire le service régulier, et gratuit, à la grande presse d'Europe? Celui-là pourrait se vanter d'avoir bien compris et de servir intelligemment les intérêts de sa race.

JEAN BEAUCHEMIN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

	PAGES
Acadiens [les].....	346
A. C. J. C. [l'].....	380
Action [l'] française et le monument de Grand-Pré.....	145
Action [une] intellectuelle, abbé LIONEL GROULX...	33
Almanach [notre].....	20, 50, 235
Almanach [notre] de 1918.....	307, 377
Annonces [nos].....	256, 281, 382
Anthony Freeland, S.-M. GENEST.....	323
A propos de noms sauvages, EUGÈNE ROUILLARD	165
A quand la carte (française) du Canada? EUGÈNE ROUILLARD.....	289
A travers la vie courante, PIERRE HOMIER: 18, 54, 84, 112, 143, 173, 204, 238, 273, 304, 339, 378.	
A la bibliothèque municipale	339
A l'hôtel des postes.....	19
A l'intérieur.....	378
A propos d'accents.....	55
Aspect de la montre.....	378
Au Château Ramesay.....	340
Au conseil municipal.....	143
Au parlement de Québec.....	19
Au Vatican.....	56
Avec les maisons anglaises..	112
Avis de la compagnie.....	273
Calendriers [les].....	304
Campagne d'automne.....	275
Campagne d'été.....	174
Charte [la] civile de l'A.C.J.C.	113
Chez les Chevaliers de Co- lomb.....	85
Chez les quincailliers.....	18
Comment on y parle.....	379
Comptabilité [la] d'un journal	145
Contrat [un] à signer.....	112
Dans les rues d'Outremont..	174
Dans une pharmacie.....	238
Démarche nécessaire.....	239
De Montréal à Québec.....	173
Deux faits.....	206
Douanes et postes.....	204
Beau [un] geste.....	56
Bilinguisme [le].....	84
Bonne leçon [une].....	341
Bonne propagande.....	379
Bon [un] soldat de notre langue.....	112

Encore au Vatican.....	86	Noms de rues.....	143
En France et au Canada....	239	Note [la] pontificale.....	305
Enseignement [l'] de la comp- tabilité.....	113	Ontarien [un] unilingue....	340
Étiquettes bilingues.....	55	Pays de langue anglaise....	341
Exercice [l'] de nos droits....	54	Photographies.....	144
“\$5.00 upwards”.....	339	Principes [les] de la Confédé- ration.....	204
Foyer [un] d'anglicisation..	378	Professions et adresses des abonnés.....	273
Français [le] et le commerce	304	Protestation [une] efficace... 54	
Inconvénients du système..	173	Quelques détails.....	204
Index [l'] téléphonique de Montréal.....	273	Remède [le].....	379
Inertie et snobisme.....	274	Souhaits de bonne année....	380
Influence néfaste.....	238	Suffixe [le] “ette”.....	144
Inscription de boîte à lettres	18	Tendance [une] malheureuse	238
Inscriptions unilingues....	173	Timbre [le] de la Confédéra- tion.....	305
Langue [la] des clients.....	84	Timbres et monnaie.....	205
Leçon [la] des faits.....	305		
Maisons de commerce.....	85		
Mot [un] d'explication.....	84		
Au public, JOSEPH GAUVREAU.....			8
Boucher [M.] de la Bruère.....			73
Bouches molles (Silhouette), LOUIS LALANDE, s.j....			297
Carnets [nos] d'abonnement.....	83, 118, 308,		383
Ce cinquantenaire, abbé LIONEL GROULX.....			193
Colonisation et agriculture, sénateur L.-O. DAVID....			129
Conférences [nos].....			346, 382
Église [l'] catholique dans les provinces maritimes, fr. ALEXIS, cap.....			326
Enquête [une].....			53, 116
Enquête [notre], Le COMITÉ D'ENQUÊTE.....			147
Enquête [notre] : les épiciers en gros, Le COMITÉ D'ENQUÊTE.....			175
Enquêtes [nos].....			303
Enquête [notre], abbé LIONEL GROULX.....			368
Exemple [un] à imiter.....			149

Exemple [un] à suivre.....	118		
Français [le] des annonces: progrès accomplis, ÉTIEN- NE BLANCHARD, p.s.s.....	114		
Français [le] et le tramway, LOUIS DUPIRE.....	74		
Français [le] tel qu'on l'écrit, LÉON LORRAIN.....	375		
Geste [un] d'action française en 1842, abbé LIONEL GROULX.....	258		
Hommage à mademoiselle Marie-Thérèse Archambault, ALBERT LOZEAU.....	321		
Ile [l'] de Jersey: comment se perd une langue, J.-M. HUGON.....	240		
"In memoriam" [photographie d'Anthony Freeland]..	322		
"In memoriam" [photographie de l'abbé L.-A. Beaudoin]	225		
Journaux, revues et livres: 28, 58, 89, 122, 155, 181, 208, 246, 280, 311, 345.			
Affaire [l'] Massé, O. H....	314	Manuel de pédagogie, P.H....	182
Articles [les] de M. Moore..	28	Mot [le] de Durham, O.H....	313
Au Conseil privé.....	59	Noms [les] géographiques	89, 123
Chiffres à conserver.....	59	Notre mot d'ordre.....	58
Clergé [un] national, P.H. 181,	281	"Par nos champs et nos rives"	123
Comptabilité [la] bilingue, O. H.....	314	Paroles épiscopales, P.H....	280
Conflit des races, P. H.....	345	Patriotisme [le].....	123
Contre les anglicismes.....	122	Pénible contraste, O. H....	312
Deux études, O. H.....	311	Piastres ou dollars, P. H....	182
Écoles [les] bilingues de l'On- tario.....	28	Revue[une] franco-ontarienne, P. H.....	208
Français [le] à l'épicerie.....	155	Santa Claus.....	58
"Grande [la] Revue".....	123	"Silhouettes canadiennes" [Mlle Laure Conan], abbé LIONEL GROULX.....	246
"Histoire [l'] acadienne", O.H.	250, 314	Statistiques.....	156
Jugement [un] de France, P.H.	209	Témoignage [un] anglo-pro- testant, O. H.....	314
Livres [les] français à l'étran- ger.....	156	Terme [le] "ingénieur", P. H.	249
		"The Canadian Miracle", P. H.....	209
		Vieux [le] Montréal, O. H....	313

La Fontaine et le français, MONTARVILLE BOUCHER DE LA BRUÈRE.....	22		
Lettre ouverte au premier ministre d'Ontario, LÉON LORRAIN.....	336		
Ligue [la] des Droits du français.....	87, 138		
Loi [la] Lavergne.....	383		
Maison [une] historique (avec photographie), OMER HÉROUX.....	10		
Méditation dans la tranchée, OMER HÉROUX....	161		
Nos maîtres (photographie de La Fontaine).....	257		
Notre parler.....	56, 119		
Notre petite histoire, abbé ÉMILE CHARTIER.....	353		
Nouveau [un] secrétaire.....	111		
Parlons mieux, LÉON LORRAIN.....	13, 51, 108, 170, 236		
Partie documentaire: 30, 60, 90, 124, 157, 183, 211, 252, 282, 315, 347.			
Abbé [l'] Beaudoin.....	252	Lettre de Mgr J.-O. Routhier.....	224
Anglo [les]-protestants et nous	350	Lettre de Mgr l'archevêque d'Ottawa aux fidèles....	215
"Casket" [le] et le rôle catholique des Canadiens français.....	31	Lettre de M. Landry à Mgr l'archevêque d'Ottawa..	211
Diocèse [le] d'Ottawa.....	189	Lettre de M. Landry au <i>Droit</i>	218
Discours [un] de Mgr Béliveau	347	Lettre des archevêques et évêques de la province..	60
Discours [le] de Mgr Gauthier au "Win the War".....	315	Lettre [une] de S. É. le cardinal Gasparri.....	90
Discours [un] de Mgr l'archevêque de Saint-Boniface..	157	Pièce [une] ontarienne....	159
Mgr Sinnott et les Canadiens français.....	30	Requête [la] des commissaires d'écoles d'Ottawa	183
Question bilingue ontarienne:		Qui avait raison?.....	254
Article [un] de Mgr L.-A. Pâquet.....	91	Raisons pour lesquelles l'Association d'Éducation (du Manitoba) a besoin d'argent.....	191
Déclaration de M. le sénateur Landry.....	62	Tactiques d'anglicisation: deux articles du <i>Droit</i>	282
Deux [les] nouvelles lois ontariennes.....	124		

Petite [la] fille qui voulait parler français	342
Petites notes	29, 86, 119, 150, 210, 250
Plus que l'homme, JOSEPH GAUVREAU	46
Pour La Fontaine, OMER HÉROUX	139
Pour La Fontaine	251, 276
Pour les étrennes	335
Pour nous et chez nous, J.-N. CABANA	226
Pour que grandisse l' <i>Action française</i> , OMER HÉ- ROUX	44, 106, 148
Première [la] commande	172
Propagande ! Propagande, O. H.	381
Quarante [les] -huit pages de l' <i>Action française</i> , OMER HÉROUX	293
Quarante [nos] -huit pages	338
"Question [la] des langues au Canada"	111
Renouvellements [les]	338, 383
Représentation [la] de la race française au Sénat, sé- nateur PHILIPPE LANDRY	65
Société [la] du Parler français, O. H.	306
Source [à la] du renouveau, ÉDOUARD LECOMPTE, s.j.	97
Suite [une], OMER HÉROUX	233
Sur les chemins de fer, JEAN BOURGAINVILLE	14
Timbres [les] bilingues	59
Timbres [les]-poste bilingues, J.-L. VITAL MAL- LETTE	77
Tribune de nos lecteurs: 26, 57, 88, 121, 152, 177, 206, 246, 275, 309, 383.	
Acadiens [les]	122
Au Palais	122
"Canadiens-Français"	26
Canadiens français, M. B.	57
Canadiens-français, X.	155
	"Commis [un] français, s'il vous plaît", ÉTIENNE BLAN- CHARD, p.s.s.
	"Crocheter", ABONNÉE
	Français [le] au l, UN
	TRIFLUVIEN

Ile [l'] Sainte-Hélène, Lévis et le français, NAP. TEL- LIER.....	152	Ordres religieux.....	155
Lettre [une] de M. HECTOR GARNEAU.....	383	Peut-on s'assurer en français contre le feu? UN PRÊTRE DE BONAVENTURE.....	275
Lloyd-George ignore-t-il le français?.....	122	Place à la majuscule! PÈRE AMBROISE.....	177
Lloyd-George n'ignore pas le français, PIERRE MONVEL	153	Pour la propagande, JEAN BEAUCHEMIN.....	384
Longueuil, Un MONTRÉALAIS	57	Pris par surprise.....	57
Longueuil ou Longueuil? X...	88	Pris par surprise, Un LECTEUR	180
Marque [une] portant du fran- çais, Un ABONNÉ.....	275	Québécois ou Québécois? Un MONTRÉALAIS.....	121
Monnaie bilingue, abbé J.-L. PILON.....	180	Témoignage [un] entre plu- sieurs.....	57
Notre parler, LOUIS-D. DU- RAND.....	27	Timbres [les] bilingues.....	27
		Valeur [la] "pratique" du français, LOUIS DUPIRE..	309
Vers la supériorité, ÉDOUARD MONTPETIT.....	1		
Ville-Marie, abbé LIONEL GROULX.....	133		